

L'APRES-MIDI CHEZ ELLE.

Il fallait que je passe l'après-midi chez elle. Pourquoi cette envie soudaine? Je n'en sais rien. Je ne sais jamais répondre aux questions que je me pose. J'ai besoin de ses mains, de sa lumière, de ses gestes, de ce «nulle part» qui est chez elle. Je veux les murs blancs et le tapis de laine beige. Je la veux elle. .

Mais pourquoi m'attendrait-elle? Nous n'avons rien convenu. Pourquoi serait-elle, comme j'aime à l'imaginer, debout au milieu de son appartement, immobile et patiente, indifférente au temps? Et tout autour d'elle, les murs blancs. J'apprécie les murs blancs. C'est moi qui lui ai conseillé de les peindre en blanc. Pour agrandir l'espace.

J'ai toujours les clés de son appartement en poche. Je les caresse avec délectation. Elle m'a dit un jour:

- J'ai fait un double des clés pour toi. Ainsi, tu ne devras plus sonner.

Cela ne m'ennuyait pas de sonner. J'aimais cette minute d'attente et de suspense. A présent j'en suis privé.

Je vais donc aller passer l'après-midi chez elle. Sans aucun doute, elle sera là, pulpeuse et énigmatique à souhait. J'abandonne sans regret mon texte, un article sur l'environnement en ville, la pollution, les espaces verts...tous les poncifs à la mode. Je me moque de l'environnement. J'enfile un chandail et me précipite dehors. La concierge me jette un coup d'oeil approbateur. Elle pense sans doute que je cours vers le journal. Aujourd'hui, je n'en ferai rien. Je vais passer l'après-midi chez elle. Rien n'est plus simple. Elle habite deux rues plus loin. J'imagine déjà son chat se couler entre mes jambes, j'entends son ronronnement complice, et je la vois elle, debout, me souriant. Elle, une évidence.

Elle me donne le monde.

- Bonjour. Comment t'appelles-tu?

- Je n'ai pas de nom.

- Même pas un nom commun.

- Je ne suis pas commune. Et toi, comment t'appelles-tu?

- Je n'ai pas de nom. On m'appelle «homme pour un jour», «homme pour une heure»

- Viens ici, homme pour une heure. Couche-toi. Non, lève-toi. Va-t'en. Non. Reviens, ne me quitte pas. Caresse-moi. Arrête. Non. Continue. Non, pas là. Là, oui...Assez maintenant.

- Je reviendrai.

- Ne reviens pas. Qui es-tu? J'ai oublié. Ne reviens pas.

- Salope. Tu es commune.

- Pars.

Je partirai.

Maintenant, j'y vais. J'ai les clés au fond de ma poche, je suis heureux. Vais-je sonner pour avoir la jouissance de cette petite minute d'attente? Non. J'ouvre la porte avec ma clé. Elle habite au rez-de-chaussée. Elle a un petit jardin. Une pelouse où se glisse un peu de soleil. Mais elle n'aime pas tellement le soleil. Parfois, je viens le matin. En été, je la vois en peignoir, assise dans un fauteuil, au milieu de la pelouse. Elle est de dos. Elle ne se retourne pas. Elle paraît presque inexistante. Mais c'est plutôt moi qui n'existe pas pour elle. Elle a un livre posé sur les genoux. Elle ne lit pas. Elle attend.

L'après-midi, je ne sais pas ce qu'elle fait quand elle est seule. Peut-être vais-je le savoir. J'ai ouvert silencieusement la porte de son appartement.

Dans le hall, trois hommes attendent assis côte à côte sur le banc d'école offert par sa mère. Ils sont calmes et pensifs. Evidemment je suis surpris. Je m'assieds moi aussi sur le banc. Il y a juste de la place pour quatre personnes en se serrant un peu. Néanmoins, je pense que c'est idiot de m'installer à côté de ces individus dont la présence est absurde. Je ferais mieux d'ouvrir immédiatement la porte du living. Mais je ne parviens pas à me décider. Je suis à la fois intrigué et atterré par ces types silencieux et immobiles. L'un d'eux est assez jeune. Il a des souliers pointus et vulgaires et un blouson noir imitation cuir. Un casque de motocycliste est posé à ses pieds. Le regard vide, il mâche un chewing-gum.

Un instant, je pense à éjecter ces individus hors de l'appartement. Puis je me raisonne, au fond, ils ne sont pas gênants. Celui à mes côtés me paraît assez plutôt aimable, il a le souci évident de me laisser le plus de place possible sur le banc. Avec son crâne chauve et son attitude humble, il est ridicule et triste.

Je me demande combien de temps cette situation est tolérable. Pourquoi ne suis-je avec elle et eux dehors? Autre chose singulière: aucun bruit ne décèle une présence dans le living. Dans trente secondes, il sera trois heures. Le coucou du hall va surgir. Tous nos regards sont rivés sur la petite porte du stupide oiseau en bois.

Le troisième individu est incontestablement beau. Beau avec une grande simplicité. Sans aucun snobisme. J'estime que les gens beaux sont en général snobs. Moi, je ne suis pas beau, mais j'ai du charme. Du moins, elle me le dit. Je m'attendais aux trois «coucou» stridents et provocateurs de l'oiseau, pourtant j'ai sursauté quand il les lança avec impertinence.

Maintenant nous sommes soulagés.

- Il est trois heures, dit un des types.

C'est celui qui mâchait le chewing-gum. Maintenant il ne le mâche plus. Je me demande où il l'a plaqué. Ce genre d'individu colle son chewing-gum n'importe où. Je remarque sur le casque une petite excroissance blanchâtre et dégoûtante. Ce doit être ça.

Il faut que je prenne une décision. Sans le vouloir précisément j'émetts une évidence:

- Je suis venu passer l'après-midi chez elle.

Cette phrase tombe dans le silence le plus total. Personne ne la relève. Je la ramasse, je m'en resservirai. Je déteste le gaspillage des mots. Au bout d'un moment, le type chauve dit avec beaucoup d'à propos:

- Il faudrait s'assurer qu'elle est là.

Son débit est hésitant. Il a l'air gêné, sa figure s'empourpre. Pour le mettre à l'aise, je l'approuve avec chaleur.

- Certainement, il faut s'assurer qu'elle soit là.

Mon amour, ma colombe silencieuse, qu'a-t-elle à voir avec ces individus?

- C'est facile, ai-je continué d'un ton supérieur. De la fenêtre du hall, on peut voir dans le jardin. Elle est peut-être là.

Je me lève et me dirige vers la fenêtre. Ils me suivent tous. Nous sommes quatre hommes, les yeux fixés sur un jardin désert, une chaise blanche abandonnée, et à terre, un tricot rose. Je ne l'avais jamais vue tricoter.

- Si vous êtes ici, c'est qu'elle vous a ouvert la porte. Elle est donc là.

Ils me regardent, découragés.

- Nous avons les clés, dit le type au chewing-gum.

Je le toise avec stupeur et mépris.

- Oui, confirme le type séduisant, nous avons les clés. Ce qui est curieux c'est que cette porte est fermée.

(Il désigne la porte du living)

- Ce n'est pas son habitude de s'enfermer, poursuit-il.

Comment connaît-il ses habitudes?...Je me questionne sur le genre de relation qu'elle entretient avec lui. A propos des clés, je ne suis pas étonné qu'elle les ait confiées à chacun d'eux. Elle sursaute à chaque coup de sonnette.

Le type au chewing-gum m'offre une cigarette d'un air engageant. Il règne entre nous une certaine complicité. Mais je ne fume pas. Le chauve en prend une et ils se mettent à fumer en silence. Je regarde la fumée monter dans l'air. Légère d'abord, elle devient de plus en plus dense. Curieusement, elle ne se dissipe pas. Elle stagne, telle un brouillard épais. Je me mets à tousser, et à partir de ce moment, je n'ai plus un souvenir très objectif des événements.

La fumée bleuâtre devient opaque au point que je ne parviens même plus à distinguer les trois hommes. Ils sont terriblement flous, vont-ils eux-mêmes se dissoudre dans la fumée? L'atmosphère est suffocante. J'étouffe. La panique me prend. Elle m'agrippe au dos, du bas des reins, elle saute sur mes omoplates comme une sale bête. Je peux seulement articuler une phrase:

- J'étais venu passer l'après-midi chez elle.

Ma main s'enfonce dans la fumée pour trouver la fenêtre. Je cherche la poignée, je ne rencontre qu'une surface lisse. Je frappe furieusement de mon poing fermé cette paroi vitrée qui se brise dans toute sa longueur. Je traverse cette fenêtre comme on passe de l'autre côté du miroir. Je vais enfin trouver une autre réalité. Peut-être plus dangereuse. J'arrive dans le jardin. Un mince bracelet de sang s'enroule autour de mon poignet et serpente le long de mon bras. Mais je n'ai pas mal. J'entends sa voix:

- Mon chéri, tu es plein de sang. Viens, je vais te soigner.

Je me retrouve dans son living, elle me regarde.

- Ferme la porte, dit-elle. Il fera plus chaud. Ce hall est tellement humide.

Je ne cherche pas à comprendre. Ca n'a plus d'importance. Elle est là, mon trésor, mon amie. Je vois un tricot rose sur le canapé.

- Pourquoi es-tu plein de sang? Je vais te soigner. Assieds-toi.

Elle prend un mouchoir et le presse sur mon visage, mon bras, mon poignet blessé. Le mouchoir s'imbibe de plus en plus et s'alourdit comme une éponge.

- Je vais le tordre, dit-elle.

Sa voix est rauque comme dans les moments d'émotion. Comment pourrais-je lui expliquer ce que je viens de vivre? La fumée, la vitre, les individus. Alors que la porte du living est ouverte comme d'habitude et que le hall était désert.

Je l'embrasse dans la nuque, là où elle est si secrète.

- Je suis venu passer l'après-midi chez toi.

- Tu as bien fait.

Elle ferme les yeux et ouvre son peignoir. Elle est nue dessous. Je la prends par la main.

- Tu veux?

- Je veux.

Nous allons nous étendre sur le canapé. Je la serre contre moi. Je vois sur sa peau des traînées de sang. Mes égratignures saignent encore. C'est gênant.

- Tu veux que nous dormions? demande-t-elle.

Elle a une voix curieuse. Angoissée et étouffée. A ce moment là, j'entends tousser. La toux d'un homme sur le point de suffoquer.

- Il y a quelqu'un dans le hall, lui dis-je.

- Tu es fou.

Elle s'est étendue sur moi, son visage au dessus du mien. J'aime son beau visage lisse et ses lèvres mystérieuses. C'est un instant parfait. Il peut éternellement se prolonger. Mais j'entends toujours tousser. Plus précisément, hoqueter. Elle me dit:

- Tu devrais ôter ton pull. Tu te sentirais mieux.

C'est vrai, j'aurais dû me déshabiller. Mais je suis trop perturbé par cette toux. Si je lui en parlais encore, elle se moquerait de moi. Elle nie l'évidence avec une telle conviction que je finis toujours par la croire. Ses mensonges deviennent mes vérités. Mon poignet continue à saigner. J'ôte mon pull et elle m'aide, à demi étendue sur moi. Je sens la douce pression de ses seins contre ma poitrine. Sur sa peau, mon sang dessine des étoiles.

- Attention, chuchote-t-elle, tu me taches.
- Ce n'est rien. C'est un peu de sang.
- Tu as raison. Ce n'est rien.

Elle est rassurée. Bizarre, à présent, j'éprouve une irrésistible envie de dormir. Elle me lèche la peau partout avec minutie et délicatesse. Intrigué, je lui demande soudain:

- Où est la chatte?

J'articule avec peine, déjà engourdi par le sommeil. Je tente un effort:

- La chatte?

Elle ne répond rien. Elle lèche mes blessures d'une petite langue attentive. Je garde les yeux fermés. Je suis bien. Les pressions de sa langue se font entêtées, méticuleuses. J'ai la sensation d'un contact râpeux, rêche.

Je pense que je ne lui ferai pas l'amour. Elle est douce pourtant. Ma main glisse le long des hanches, navigue sur les hanches et les reins. Juste avant le bondissement des fesses, j'effleure une peau légèrement velue, soyeuse, un peu grasse. Je ressens une curiosité excitante, mais je n'ouvre pas les yeux, mes paupières sont trop lourdes. Un doute délicieux prend forme. Je cherche ses cheveux et trouve des petites oreilles dressées et délicates, deux cornets fragiles. Un museau frais et humide frôle ma poitrine. J'enfonce mes doigts dans une fourrure tiède et troublante. Mais les bras qui m'enveloppent sont ceux d'une femme. Ils ont une tendresse ferme que je connais. Mais pourquoi s'accrochent-ils soudain à moi avec acharnement ? Pourquoi ma douce me secoue-t-elle comme une folle?

- Pierre, réveille-toi. Tu t'es endormi, idiot, et ton article n'est pas fini.

J'ouvre les yeux et je balbutie, hébété:

- Quoi? Qu'est-ce que tu dis?

La chatte saute du lit. Elle était lovée contre moi. Ma femme me regarde de l'air apitoyé dont elle a le secret. Un mépris apitoyé. Je bégaie:

- J'étais allé passer l'après-midi chez elle.
- Tu déliras, mon pauvre ami. Dépêche-toi.

Elle écrase nerveusement un mégot. A cause d'elle, l'appartement est toujours enfumé. Il garde une odeur persistante de cendre refroidie. C'est insupportable.

Je la regarde s'éloigner. Ses hanches sont terriblement larges. Je ne l'avais jamais remarqué comme aujourd'hui. Elle me jette un chandail.

- C'est bizarre, me crie-t-elle. Il y a une tache de sang sur la manche.

Pourquoi crie-t-elle?

Je lui réponds qu'il a été mal nettoyé.

Elle me dit qu'elle s'en fout en partant vers la cuisine.

Sur mon bureau, il y a un article inachevé sur l'environnement et la pollution atmosphérique, Des choses sans importance.

Je me demande d'ailleurs toujours ce qui est important en dehors de la vie rêvée.
